



**TOVE
ALSTERDAL**

**LA MAISON
SANS MIROIRS**

**ROUERQUE
mon**

Présentation

Daniel et Sonja ont quitté la Suède pour s'installer en Bohême, dans un ancien domaine viticole de la région des Sudètes, abandonné depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Dans ce lieu qui menace ruine mais dégage une envoûtante magie, ils espèrent tout ensemble sauver leur couple et redonner un sens à leur vie. Cependant, Daniel est convaincu que quelque chose ne colle pas dans les plans de la maison : il doit exister un cellier au sous-sol. Et en effet, derrière un mur de briques, il découvre une cave où se trouvent des bouteilles du millésime 1937. Et le corps momifié d'un enfant. C'est, pour Sonja, le début d'un inextricable cauchemar.

Tove Alsterdal mène son héroïne dans une région brutalisée par l'Histoire, où l'on n'accroche plus de miroirs aux murs de peur d'y voir surgir des fantômes. Sonja va devoir percer l'opacité des mensonges et de l'oubli pour rendre leurs noms aux morts et leurs destins aux vivants.

Tove Alsterdal est une journaliste, dramaturge et scénariste de nationalité suédoise. Son œuvre est traduite dans le monde entier et elle a notamment reçu le Prix du meilleur roman policier suédois pour *Tango fantôme* (Éditions du Rouergue, 2017).

De la même auteure

Femmes sur la plage, Actes Sud, 2012

Dans le silence enterré, Éditions du Rouergue, 2015

(Prix Ancres noires 2018)

Tango fantôme, Éditions du Rouergue, 2017

Chant des âmes sans repos, Éditions du Rouergue, 2019

L'éditeur exprime sa gratitude auprès du Swedish Arts Council
qui lui a accordé une subvention pour la traduction de cet ouvrage.

Graphisme de couverture : Odile Chambaut

Image de couverture : © Rafal Kijas/Millennium Images, UK

Titre original : *Blindtunnel*

Éditeur original : Lind & Co., Stockholm

© Tove Alsterdal 2019 en accord avec Ahlander Agency

© Éditions du Rouergue 2021 pour la traduction française

www.lerouergue.com

TOVE ALSTERDAL

**LA MAISON
SANS MIROIRS**

roman

Traduit du suédois par Isabelle Piette

ROUERGUE
noir

De l'obscurité n'émergent d'abord que des lits. Puis les corps étendus, comme les collines et les vallées d'un paysage. Un visage, sur lequel se pose soudain le frêle rayon de lumière qui volette dans la pièce.

Trois lits de chaque côté, six corps. Quelqu'un devra inspecter tout ceci. Le visage d'une vieille femme, creusé, figé. Il voudrait toucher du doigt la peau fine, mais n'y arrive pas. Des yeux clos, des visages desséchés. Une bouche béante, des cheveux épars sur l'oreiller, des orteils tordus, là, tout près du montant du lit auquel il s'agrippe.

Son cœur bat à tout rompre, à faire éclater sa poitrine, comme si le sang cherchait à s'en échapper. À présent, il comprend. Ce silence. Cette obscurité.

Mortes. Elles sont toutes mortes.

La dernière a les yeux grands ouverts. Des yeux vitreux qui fixent le vide. Mais où sont les hommes ? Où sont les jeunes ?

Et les enfants, les ont-ils déjà emmenés ?

Si je n'y étais pas allée seule, les premiers matins, je n'aurais pas remarqué la femme installée dans le coin, tout au fond de l'auberge. Sinon... C'est si vite fait de se créer des souvenirs après coup ! D'affirmer, par exemple : « Elle était étrangère, ça se voyait tout de suite. » Ou encore : « On aurait dit qu'elle portait un secret. » Alors que, sur le moment, on n'a d'attention que pour la personne avec qui on partage son petit déjeuner, sans même voir les esseulés.

La pension occupait une maison en pierre qui avait depuis longtemps perdu son crépi. À en croire les traces laissées par des lettres étalées sur la façade, elle avait dû s'appeler autrefois *Gasthaus*. Les rideaux et les coussins usés des sièges sentaient la vieille fumée. Les autres clients étaient, pour la plupart, des hommes du coin aux vêtements délavés, qui se retrouvaient là pour leur café du matin.

La femme assise à l'écart ne cadrerait tout simplement pas avec ce décor. Sa veste était trop luxueuse pour pareil endroit et ses chaussures vernies auraient mieux trouvé leur place dans les bureaux d'une banque que dans une petite ville qui

n'attirait les touristes que pour les randonnées en montagne. Au mur derrière elle était accrochée la tête empaillée d'un chevreuil.

Elle doit être dans l'immobilier, ai-je pensé. Sans doute là pour acheter l'une ou l'autre de ces maisons délabrées aux vitres brisées laissées à l'abandon un peu partout en ville. Les arbres étendaient leurs branches à travers leurs balcons jusque dans des salons autrefois magnifiques.

Le troisième jour, nous nous sommes croisées sur le pas de la porte et je l'ai saluée en anglais. J'ai reconnu un accent britannique dans sa réponse et lui ai demandé si elle logeait à l'auberge. Le silence qui suivit me poussa à parler, un peu trop, comme si les pauses avaient pour seule fonction que je les comble.

Je lui racontai que j'avais acheté une maison, ou plus exactement un domaine viticole, mais que nous venions tout juste de nous y installer et que nous n'avions pas encore Internet : en bordure de la ville, de l'autre côté de la rivière et à flanc de montagne, il n'y avait pas beaucoup de réseau.

C'était pour ça que je venais à l'auberge chaque matin. J'y prenais mon petit déjeuner et j'en profitais pour communiquer avec le reste du monde.

Elle m'écouta sans me regarder en face. J'ajoutai que j'avais pris l'habitude de pousser ensuite jusqu'à la boulangerie pour y acheter du pain frais pour mon mari. Je ne voulais pas qu'elle me prenne pour une âme solitaire en quête désespérée de quelqu'un à qui parler.

– La maison l'occupe beaucoup. Il y a tant de choses à faire. Vous avez vu, je suppose, l'état de certains bâtiments, en ville...

La femme tourna les yeux vers la rue, vers les façades en pierre décrépités et les toits de tuile, vers la petite église coincée derrière une grange.

– Une ville ? fit-elle. Vraiment, vous appelez ça une ville ?

L'impression désagréable d'en avoir trop dit et senti comme une pointe de mépris dans sa voix s'estompa au fil de mes pas, sur les accotements en mauvais état de la route.

Quand bien même je devrais passer ici le restant de mes jours, jamais je ne me lasserais de cette promenade, de cet endroit, juste avant la rivière, où la rue devient route. Je passai devant une maison aux piliers fissurés qui ressemblait à un château. Une vigne vierge grimpait jusqu'au toit et sur le mur d'enceinte se prélassaient quelques-uns des chats errants de la ville. Près du pont qui franchissait les eaux tumultueuses de la rivière s'élevait une brasserie abandonnée, aux vitres cassées et dont se dégageait encore une odeur tenace de malt et de houblon. Après, ce n'était plus que coquelicots. Des champs de coquelicots qui s'étalaient en vagues rouges vers la montagne et le long des rives. Sans retenue, sensuels – oui, ce sont les mots qui me viennent à l'esprit. Je n'en avais plus vu de pareils depuis mon adolescence, lorsque, l'été, nous louions un chalet dans l'Österlen, dans le Sud de la Suède. Adulte, j'y étais retournée, mais ils avaient disparu. Des mauvaises herbes, m'avait-on dit. À mon arrivée, Daniel était réveillé ; cela sentait bon le café. Il avait donc réussi à faire fonctionner la cuisinière, ou la bouilloire, un appareil en tout cas, malgré l'écheveau de vieux fils électriques. J'entendis des coups dans la cave tandis que je déballais mes courses et je lui criai qu'il y avait du pain frais. Je fis couler de l'eau jusqu'à obtenir un liquide moins teinté de rouille pour refaire du café et j'ajoutai les coquelicots que je venais de cueillir au bouquet de boutons d'or et de géraniums des bois. Décidément, les fleurs sauvages, ici, étaient les mêmes que chez nous.

– Putain, qu'est-ce qu'il fait chaud en haut ! fit Daniel en surgissant de la cave, torse nu, les cheveux et les bras recouverts d'une fine pellicule de poussière grise.

Il se débarassa de quelque chose qui ressemblait à une masse, une sorte d'énorme et lourd marteau. Il y en avait comme ça un peu partout dans la propriété : de très vieux outils dont on ne savait pas trop à quoi ils avaient pu servir. Dans une remise, nous avons trouvé des fourches et des pioches de modèles que nous n'avions encore jamais vus.

Daniel se versa un verre d'eau qu'il but sans se soucier de la rouille, essuya sa nuque trempée de sueur avec un des nouveaux torchons à vaisselle. L'air était brûlant, immobile ; on était mi-mai et déjà on frisait les 30 degrés. L'air conditionné était inscrit sur les premières lignes de la liste de nos priorités.

– Encore quelques jours comme ça, et j'en viendrai à bout, fit-il en s'affalant à la table de cuisine que j'avais dressée pour le petit déjeuner, sur une des trois chaises dépareillées mais encore utilisables que nous avons réunies.

Qu'est-ce qui, dans la cave, pouvait bien faire partie de nos priorités ? Je n'arrivais pas à m'en souvenir. De la main, je balayai un peu de poussière sur ses cheveux.

– Mais qu'est-ce que tu fabriques là en dessous ? Tu veux tout démolir ou quoi ?

Daniel éclata de rire :

– C'est un peu ça. Tiens, regarde.

Il s'étira pour atteindre son téléphone portable. En m'asseyant à côté de lui, je sentis la chaleur de sa peau et une forte odeur de transpiration qu'étonnamment, je ne lui avais jamais connue en plus de vingt ans de vie commune. Dans notre vie d'avant, il transpirait après son jogging, et alors, il filait tout droit sous la douche. Ou, bien sûr, parfois, après avoir fait l'amour. Mais là, c'était différent. Je sentais à la fois une odeur de vieille cave humide, de poussière, de saleté et de transpiration de la veille, et aussi quelque chose de tout à fait inhabituel : une obsession qui ne le lâchait que lorsqu'il s'écroulait de sommeil,

tard dans la nuit. Le matin, quand je partais faire ma promenade jusqu'à l'auberge, il dormait toujours, comme une souche. Prenait-il encore des somnifères ? Je l'ignorais, même s'il m'avait dit qu'il avait arrêté. Probablement était-il descendu dans la cave dès son réveil ; il avait bu une simple tasse de café, sans même s'asseoir, avant de s'emparer de la masse. Je le déduisis de l'appétit avec lequel il avalait ses tartines.

– J'y ai réfléchi au moment de m'endormir, fit-il entre deux bouchées. Il y a quelque chose qui ne colle pas dans les plans.

Il afficha la photo dans son portable : les plans que nous avions vus dans les bureaux de la commune où nous avions signé les documents. Il n'en existait aucune copie, seulement un original conservé dans un dossier énorme et informe.

– Si ceci est une propriété viticole, dit Daniel, et si la maison a une cave, pourquoi n'y a-t-il pas de cellier ?

Il agrandit la photo. Je plissai les yeux pour tenter de distinguer les lignes floues ; les plans dataient vraisemblablement du siècle passé, à l'époque présumée de la construction de la maison. D'après Daniel, il devait y avoir une ouverture, une porte, au fond à gauche en venant de l'escalier.

– Tu sais, poursuivit-il, là où il y avait la vieille armoire. Là où on dirait que le crépi est tombé et laisse apparaître la brique.

Daniel haletait un peu, à cause de son excitation, ou peut-être de la chaleur. Elle était étouffante dans la cuisine.

– Eh bien, figure-toi qu'il n'y a de mur en brique nulle part ailleurs dans la cave, et qu'on ne voit pas la moindre brique dans toute la maison.

– Ce serait fantastique s'il y avait une cave à vin, dis-je en débarrassant la table du petit déjeuner, ou plus exactement du brunch, pour ranger le beurre et le fromage avant qu'ils ne fondent. Et génial si on pouvait la remettre en état !

– Je m’attaquerai à l’air conditionné tout de suite après, c’est promis. Et à l’électricité.

– Je te fais confiance.

Je ramassai mon sac à main pour y chercher le bout de papier que le vieux marchand de la quincaillerie m’avait donné la veille. Il ne parlait ni l’anglais ni l’allemand, mais, en m’aidant de gestes et de l’application traduction de mon téléphone, j’avais réussi à me faire comprendre.

– Apparemment, il y a un électricien en ville, j’ai pu avoir son numéro...

– Je préfère m’en occuper moi-même, fit Daniel en se redressant et en empoignant l’imposant outil. Comme ça, en cas de problème, on sait mieux de quoi il retourne.

Je m’attaquai à la chambre à coucher, à l’étage, celle qu’on avait choisie pour être la nôtre et frottai la vitre de la fenêtre pour admirer la vue. Ça non plus, ce n’était pas en tête de liste de nos priorités, mais nous nous sentions un peu misérables dans les lits étroits que nous avions installés côte à côte dans le réduit derrière la cuisine. Dès que nous aurions aménagé quelques pièces, nous irions à Prague acheter de nouveaux lits et une ou deux bricoles. Il nous avait semblé que les vieux meubles de notre maison, à Älvsjö, ne conviendraient pas ici. Nous avons donc relégué dans un garde-meuble ceux qui nous venaient de nos familles ou auxquels nous tenions trop et vendu le reste sur Internet, avec l’impression de repartir à zéro.

Une feuille blanche, une nouvelle page, un espace vierge qui me rendait euphorique.

L’eau sale coula le long des carreaux, et des mouches crevées dégringolèrent sur le plancher. Après trois passages, je pus enfin admirer la vue. D’un côté, les champs grimpaient vers des forêts de feuillus derrière lesquels se dressait la montagne ; de l’autre, la propriété descendait en

pente douce, à l'ombre d'un imposant tilleul, jusqu'aux rives broussailleuses de la rivière. Le cours d'eau étroit se perdait dans un virage vers la ville ; on apercevait les toits des maisons et les deux clochers de l'église, quelques kilomètres plus loin.

Comment expliquer ?

Cet instant précis où quelque chose de neuf commence.

Ce ne sont pas les photos de la maison qui nous avaient décidés : elles étaient si mauvaises que nous n'arrivions même pas à nous représenter la disposition des pièces.

Mais plutôt huit lettres. Un seul mot.

Vignoble.

Ce soir-là, j'étais rentrée vraiment très tard. C'est peut-être pour cette raison que, lorsque Daniel m'avait appelée depuis son bureau, j'avais pris le temps de bien regarder. Ce n'était pas la première annonce qu'il me montrait. Il avait passé tout l'hiver à repérer sur son ordinateur des chalets à la campagne. Il s'était mis en tête que la nature aurait sur lui un effet curatif, qu'il s'y sentirait mieux. Le Norrland, pour se rapprocher de ses racines, ou l'Espagne pour fuir les sombres hivers. C'était comme si une puissante force magnétique l'avait repoussé toujours plus loin, jusqu'à un vignoble de Bohême.

Daniel avait agrandi l'image.

La Bohême ?

Je n'y comprenais rien ; tout ça était complètement absurde. Bien sûr, nous avions rêvé de domaines et de vignobles, en Toscane ou en Provence. N'est-ce pas le genre de destination que l'on choisit, une fois les enfants envolés ? Mais la Bohême ? Daniel avait fait des recherches sur Google : la propriété se situait à quelques heures de route seulement de Prague et à moins de deux heures de Berlin, dans les montagnes qui formaient la frontière entre l'Allemagne et la Tchéquie.

– Dans l’ancienne Europe de l’Est ? J’étais fatiguée et le vin que j’avais bu me donnait mal à la tête. Je croyais que tu rêvais d’un gîte en Toscane ou d’une maison en Provence ?

– En Europe centrale, rectifia-t-il. En fait, Prague se trouve plus à l’ouest que Stockholm. Et tu as une idée du prix d’un vignoble en Provence ?

– Mais il n’y a que de vieilles industries minières là-bas, non ?

Daniel cliqua sur quelques photos : des formations rocheuses, d’ondoyants paysages de collines et de vallées, des montagnes aux reflets bleutés... Ce qu’on appelait « la Bohême suisse ».

L’endroit portait aussi un autre nom.

La région des Sudètes.

J’approchai mon fauteuil et m’installai tout près de lui. La somme était indiquée en couronnes tchèques. Si Daniel avait bien calculé, c’était moins que ce que les voisins avaient récemment obtenu, lorsqu’ils s’étaient séparés, pour une maison des années 1980 exactement semblable à la nôtre.

– Mais on n’y connaît rien en vin, objectai-je.

– On peut toujours apprendre. Vendre le raisin et recevoir notre vin en bouteille avec notre propre étiquette... Aménager et louer quelques chambres d’hôtes.

– Peut-être que les gens seraient même prêts à payer pour venir fouler le raisin avec leurs pieds... ?

Je voulais tellement maintenir ce frémissement dans sa voix.

– Et après, ils seraient obligés de revenir, année après année, à mesure qu’il se bonifie, pour goûter le vin fait avec les raisins qu’ils auraient foulés de leurs mains ?

– Ou plutôt de leurs pieds...

– Mais est-ce que cela se fait encore ? Sérieusement ?

Nos éclats de rire ce soir-là... Venus du plus profond de nous-mêmes, ils fusaient, légers et fous... Ça faisait des lunes que je ne nous avais plus entendus rire ainsi.

On dit toujours qu'il faut vivre dans le moment présent, mais c'est impossible. Le présent n'existe pas : il disparaît à chaque seconde. Chaque fois que j'ai essayé, le passé m'a rattrapée. C'est peut-être une question d'âge. L'odeur de goudron et le clapotis des vagues contre un bateau de pêche, par exemple, me renvoient à mon enfance, au chalet loué par mes parents dans le Sud de la Suède. Et l'instant suivant, j'ai envie de pleurer sur ce passé révolu, et sur moi, la dernière à rester. Le champ de coquelicots me faisait le même effet, me rendait mélancolique. Depuis que les enfants s'étaient installés à Seattle et à Umeå pour y mener leur propre vie, le vide avait envahi la maison dans laquelle nous avons habité pendant plus de quinze ans. Quant à mon mari... Parlons-en : il passait son temps à chercher sur Internet des chalets à vendre et mettait de plus en plus rarement le nez dehors. Chaque fois que je proposais un dîner avec des amis, un cinéma ou n'importe quoi, il me répondait invariablement que cela ne lui disait rien.

Mais vas-y, toi.

Selon moi, ce n'est pas le présent que nous visons, mais l'avenir. Dès que nous le perdons des yeux, quelque chose meurt en nous. Tout au plus le présent est-il le moment où commence l'avenir. Une sorte de table rase. Cet instant précis où l'on découvre, de l'autre côté de la vitre, un horizon dont on ignorait tout. Où on comprend que tout peut arriver et que plus rien ne sera comme avant.

Un miaulement, en bas.

Un chat roux levait les yeux vers moi. J'en avais vu plusieurs rôder dans le coin. Il miaulait comme s'il comprenait qu'on allait vers des temps meilleurs : il y avait du monde au domaine et, avec un peu de chance, de la nourriture dans un

bol. C'est peut-être idiot, mais j'y vis une marque de bienvenue. Quelqu'un nous avait remarqués et appréciait notre présence.

Je laissai la fenêtre grande ouverte pour tenter d'aérer malgré la fournaise et descendis voir s'il n'y avait pas dans le frigo quelque chose qui puisse plaire à un chat. De la cave montait toujours le son rythmé et obstiné des coups. Peut-être en avait-il besoin. Démolir, abattre quelque chose, trouver une issue, la liberté.

NOTES ET OBSERVATIONS

Nuit de mardi à mercredi, 6 h 20

Agitation.

Il est réveillé.

Regarde par la fenêtre, juste avant l'aube.

Nu.

Où sommes-nous ?

Je vois la grille, mais pas la rivière.

Le lac, vous voulez dire ? Il est là, derrière les arbres. Il faut juste que le brouillard se lève.

Non, la rivière. Je viens de le dire.

Elle coulait là-bas, exactement à cet endroit.

Qui êtes-vous ?

Pourquoi est-ce que je ne vois plus la rivière ?

Il y avait une rivière là où vous viviez, avant ?

Les morts portent les vivants.

Pardon, qu'est-ce que vous dites ?

Les vivants portent les morts.

Mais vous ne voyez pas ?

Mais qui êtes-vous donc ?

Allez-vous-en.

Un frôlement contre ma joue, un chuchotement. Pourquoi chuchotait-il ? J'ouvris les yeux. Impossible de distinguer mon mari dans l'obscurité. C'était comme si je continuais à rêver.

– Allez, réveille-toi, il faut que tu voies ça.

– Quoi ?

Dans mon rêve, c'est un autre qui se tenait contre moi, un autre dont je sentais encore la chaleur. Daniel, penché au-dessus du lit, cherchait ma main sous le drap.

– Qu'est-ce qu'il y a ? Quelle heure est-il ?

– Deux heures, enfin, presque trois..., répondit-il, comme si l'heure était un détail sans importance. Mets-toi quelque chose sur le dos, il fait plus froid en bas.

– Dans la cave ?

Le rayon lumineux de sa grosse lampe, aussi puissante qu'une torche de chantier, m'éblouit quelques secondes avant de se diriger sur la chaise où se trouvaient mes vêtements. Je mourais d'envie de me recroqueviller sous les

draps. J'y renonçai, enfilai ma robe et cherchai mes pantoufles. Daniel jeta une couverture sur mes épaules, m'entraîna sans un mot à travers la cuisine vers le petit escalier étroit qui descendait dans la cave. En quelques semaines, la paume de sa main était devenue calleuse.

Je n'étais guère descendue qu'une ou deux fois dans la cave. Un petit couloir bas de plafond, une chaufferie, quelques petites pièces où on avait fourré un bric-à-brac indéfinissable, c'était tout. Visiblement, personne n'avait nettoyé depuis des décennies. Là, c'était pire : les gravats crissaient sous mes pantoufles. Le cône de lumière s'enfonça dans l'ouverture ; je distinguai des amas de briques. Ce qui restait d'un mur, un trou béant dans l'obscurité.

– Cela a été beaucoup plus facile que je ne le pensais. Le mur a vraiment été maçonné n'importe comment.

Daniel me tendit la torche :

– Passe la première.

L'ouverture était irrégulière et pas très grande. Je m'accroupis et m'égratignai en passant par-dessus. Je laissai glisser la couverture derrière moi : la fraîcheur, de l'autre côté, faisait du bien. Je dirigeai le rayon lumineux sur le sol avant d'y poser le pied. Par crainte des rats et de la vermine.

– Fais attention à l'escalier, me souffla Daniel à l'oreille. Je sentis son haleine chaude et tendis la main derrière moi à la recherche de la sienne. Quelques mètres plus loin, un autre petit escalier, raide et plus étroit, descendait à pic. Les marches en pierre, bordées d'une moulure en bois, s'étaient renfoncées au centre. Sans doute usées par les pas au fil des siècles, pensai-je. Combien d'années fallait-il pour en arriver là ?

Au bas de l'escalier, je me retournai. Le visage de Daniel se réduisait à une ombre blanche. Il me fit signe de poursuivre. L'obscurité, devant moi, englutissait la lumière ; on n'y voyait qu'à quelques mètres. Des murs grossiers, la roche

nue. Au sol, rien que la terre battue. Le plafond était étayé de poutres épaisses. Plus loin, le faisceau lumineux rencontra quelques tonneaux en bois. Des fûts, pensai-je tandis que mon cœur se mettait à battre un peu plus vite. Pour le vin, on parle de fûts plutôt que de tonneaux. Puis quelques bouteilles vides et une très vieille charrette mangée par la rouille, aux roues gigantesques. Daniel prit ma main et dirigea plus loin la lumière de la torche. Nous nous arrê tâmes, retenant tous deux notre souffle.

Le fond de la pièce, taillée dans le roc, était couvert d'une rangée d'étagères. Avec des découpes pour laisser passer les cols des bouteilles de vin couchées là, soigneusement rangées du sol jusqu'au plafond.

Un profond silence, quasi religieux, nous enveloppait.

– Wouah, chuchotai-je. Tu crois qu'elles sont vieilles ?

– Très vieilles.

Nous nous approchâmes. Daniel reprit la torche, éclaira les bouteilles. Vert foncé, peut-être brunes, difficile de se prononcer dans la lumière artificielle. Elles étaient couvertes d'une mince poussière et reposaient dans un silence absolu.

La lumière s'arrêta sur une étiquette. Je me penchai, frottai la poussière avec précaution pour faire apparaître le texte.

1937.

Je regardai Daniel. Nous étions pris de vertige.

– Tu crois que ça vaut cher ?

– Aucune idée.

Je tournai délicatement la bouteille pour voir le reste de l'étiquette. Je distinguai un dessin : un arbre, la silhouette d'une montagne. L'inscription *Müller-Thurgau*, en lettres aux courbes élégantes. Cela ressemblait à de l'allemand, mais à part ça...

– Qu'est-ce que tu penses ? Est-ce qu'on...

Nos regards se sont croisés et nous avons éclaté de rire en même temps. La tension et le je-ne-sais-quoi de sacré s'étaient envolés. Daniel tira une autre bouteille : même millésime.

– Et pourquoi s'en priver ? Après tout, elles doivent être comprises dans la vente.

Nous avons pris chacun notre bouteille et, pouffant de rire, avons remonté l'escalier. Daniel m'a caressée entre les jambes en dégageant ma robe accrochée aux aspérités de l'ouverture dans le mur. J'ai retenu sa main quelques secondes. Nous parlions à tort et à travers, en même temps, imaginant comment nous allions décorer cette cave de vieux fûts et y organiser des dégustations coûteuses. Daniel se souvenait d'une cargaison de champagne centenaire retrouvée dans une épave : combien valaient les bouteilles, déjà ? Et les étiquettes : nous pourrions peut-être reprendre le même dessin, l'arbre et la montagne, rester dans la tradition, la relancer ?

Il fallut un bon moment à Daniel, et toute la force de son bras, pour arriver à tirer le bouchon de la première bouteille. J'allumai une bougie et sortis deux verres à vin, comme pour un rituel symbolique, une inauguration. Jusqu'ici, nous n'avions encore rien fêté. Les verres étaient en pur cristal de Bohême ; je les avais trouvés dans une boutique de seconde main derrière la place.

Le bruit du bouchon en cédant, du vin quand il le versa... Je ressentis en moi le même gargouillement ; lui aussi, je crois.

C'était du vin blanc. Ou plus exactement jaune foncé, presque ambre. Nous l'avons fait tourner dans le verre devant la lumière en jouant aux connaisseurs ; le cristal étincelait dans la flamme des bougies. Nous avons porté notre verre à notre nez, nous nous sommes demandé si la couleur avait toujours été telle ou si elle s'était formée au cours de la longue période de repos.

Un vin de quatre-vingts ans d'âge.

Nous avons trinqué, à nous, fait le vœu que, dorénavant, tout aille pour le mieux.

– Oh merde, a fait Daniel en recrachant dans son verre.

Un goût aigre m'envahit la bouche. Ça ressemblait à tout sauf à du vin. Un liquide fade. Je finis par avaler.

– On dirait qu'il n'y a même pas d'alcool.

Daniel huma à nouveau.

– Il disparaît peut-être après quatre-vingts ans ?

Il versa le reste dans l'évier et reposa trop violemment le verre de cristal.

– Ça ne vaut franchement rien, conclut-il.

– Mais ça dépend peut-être du vin ? osai-je. Ils ne réagissent pas tous de la même manière, il y en a peut-être d'autres, en bas, qui...

Je voulais maintenir l'ambiance, la sensation d'ivresse. Sa caresse, quand j'avais enjambé les briques pour sortir du trou, devant lui. J'étais nue sous ma robe ; pareil feu ne nous avait plus embrasés depuis longtemps. Cette dernière année, en tout cas.

Daniel tira le bouchon de la deuxième bouteille, renifla et fit la grimace.

– Le vin a peut-être toujours été dégueulasse, dit-il. C'est peut-être pour ça qu'ils l'ont muré : pour éviter de boire de la merde.

– Ce n'est rien, dis-je, cela n'a aucune importance.

– Et dire que je t'ai réveillée au milieu de la nuit...

– C'était quand même drôle. Et puis, ce qui compte, c'est que tu l'as trouvée, cette cave à vin. Les bouteilles peuvent rester là, pour décorer...

Il sortit une bière du garde-manger et s'affala de tout son poids sur une des chaises de cuisine.

– Et moi qui croyais que j'avais trouvé un vrai trésor, dit-il. Une fortune. Mais quel imbécile !

Je caressai ses cheveux, l'embrassai sur le front, laissai ma main glisser dans sa nuque. Je ne supportais pas de le voir ainsi. Je notai d'abord combien il était sale : la transpiration, en se mêlant à la poussière du vieux mortier avait formé une pellicule sur sa peau. Il ouvrit la bouteille de bière avec le bord de la table. De toute façon, la table de la cuisine était déjà rayée et usée. Ce n'était pas grave.

– Je ne sais pas ce qui m'a pris de t'entraîner là-dedans.

Daniel fit tourner la bière entre ses mains, se balança loin en arrière sur la chaise déjà dangereusement bancale.

– Je suis contente que tu m'aies réveillée.

– Je veux dire dans tout ça, reprit-il, embrassant d'un geste du bras la cuisine entière, cette cuisine que j'apprenais tout doucement à aimer.

D'accord, les banquettes étaient usées et plusieurs portes d'armoires étaient de travers, mais l'énorme poêle à bois serait formidable une fois que nous aurions trouvé un ramoneur et que nous nous risquerions à y faire du feu. Pour le moment, il faisait de toute manière trop chaud.

– Tout s'écroule dans cette maison, on n'y connaît rien en vin, je ne comprends même pas ce qu'il y a sur cette putain d'étiquette. *Müller-Thurgau, Erzge...* Bon sang, ça veut dire quoi ?

Il heurta la bouteille de vin qui faillit se renverser et répandit un peu de son contenu aigre sur la table. Je la rattrapai de justesse.

– Et dire que j'ai consacré plusieurs jours à ce maudit mur de briques au lieu de m'occuper de l'installation électrique ou du toit ; cette fichue baraque va s'effondrer. Et toi... toi qui as tout abandonné, maison, boulot, uniquement pour que je...

J'avais pensé un peu la même chose. Que ce n'était pas gagné. Tous les deux, nous avions débarqué en pensant combien ce serait beau, au lieu de regarder la réalité en face.

– Je suis contente que tu aies eu cette idée, dis-je. Ce sera fantastique.

Daniel leva les yeux au ciel, vers le plafond qui, malheureusement, n’offrait pas non plus une vision encourageante. Son regard s’arrêta sur une grande tache où la peinture s’était écaillée.

Le mien tomba sur un nom, inscrit sur la bouteille que je tenais toujours en main. « Julia ». L’expérience m’avait appris que, lorsque Daniel était de cette humeur – rien n’allait, il n’était qu’un raté –, il valait mieux changer complètement de sujet.

– Je me demande si le nom inscrit sur le vin..., dis-je en tournant l’étiquette vers la flamme, si Müller-Thurgau pourrait être un nom de personne, un nom de famille peut-être, ou alors une variété de raisin.

Les bougies avaient bien fondu, la cire coulait le long des chandeliers. Je n’étais pas mauvaise du tout en allemand ; je l’avais étudié durant toute ma scolarité et j’avais eu un petit ami à Munich pendant quelques années, mais j’avais du mal à déchiffrer les jolies arabesques.

– En tout cas, je sais que Erzgebirge est le nom allemand de la chaîne de montagnes qui se trouve ici, repris-je. « Les Monts métallifères », ce serait le nom de la maison, une marque ? « Erzgebirge Weinberg », cela ne sonne peut-être pas si bien que ça. On pourrait opter pour *Ore Mountain Vineyard*, ou peut-être *Bohemian Winery*...

Daniel bâilla.

– Ça me paraît bien. Désolé, je suis un peu fatigué.

Il me donna un simple bisou avant de se lever, en m’effleurant à peine.

– On en reparle demain ?

Le chat attendait derrière un rosier, près de la porte. Il recula un peu en crachant quand je sortis. Une de ses pattes arrière avait perdu sa fourrure à un endroit. Il ne me laissa pas l'approcher. Était-ce un chat ou une chatte ? Je réfléchissais encore au nom à lui donner : Madame Bovary ou Anna Karénine ? Ou encore Sessan, comme mon tout premier chat ? Au nord, de lourds nuages glissaient lentement sur le sommet des montagnes.

Je dus rentrer pour remplir une écuelle avec des restes du repas de la veille. J'en profitai pour emporter un parapluie.

La rivière avait adopté la couleur du ciel ; ses flots gris cendre déferlaient vers moi, de plus en plus sombres, comme du plomb liquide. L'eau tourbillonnait, dansait et giclait autour des pierres, juste devant la butée du pont. Tout me semblait si expressif, le moindre détail si neuf. La simple odeur de l'herbe, son intensité à l'approche de la pluie. La pluie fera du bien à la végétation, pensai-je. Après, l'air sera plus frais et plus respirable. Tout allait bien. Le bonheur pouvait adopter un visage simple et tranquille. Une pluie de début d'été, une promenade.

Je ne prenais jamais la voiture pour aller en ville, même pour de lourdes courses. Dans ce cas, j'y allais à plusieurs reprises, comme en ce moment : j'avais mis une première couche de blanc sur les murs de la chambre à coucher et il fallait attendre qu'elle sèche avant d'appliquer une deuxième couche de peinture qui cacherait pour de bon le papier peint bruni par la crasse.

J'envisageai d'acheter des vélos. Avec un panier et un porte-bagages. Soudain, les nuages se rompirent et des torrents de pluie s'abattirent sur moi. Mon parapluie se retourna dans le vent et je fis la dernière partie du chemin au pas de course. À l'auberge, l'homme derrière le comptoir – le propriétaire des lieux, si j'avais bien compris – me tendit un torchon de vaisselle en prononçant quelques mots. J'essuyai mon visage et mes cheveux en riant ; je ne pouvais pas faire grand-chose de plus. Il me demanda si je voulais un café ; il se souvenait que je l'aimais noir.

La pluie fouettait les vitres. Pourquoi pas un verre de vin, après tout ?

– Rouge ou blanc ?

L'aubergiste déposa un carton de la marque d'une brasserie connue, fit tourner un verre entre ses doigts. J'avais cru comprendre qu'il s'appelait Libor. En tout cas, c'est le nom que criaient les joueurs de cartes quand ils voulaient d'autres bières.

– Vous en avez du coin ? demandai-je. *Bohemian wine* ? Je voudrais goûter du vin de la région, du blanc, s'il y en a.

À vue de nez, l'homme mesurait près de deux mètres ; il devait se courber pour ne pas toucher les verres accrochés au-dessus du comptoir. Il sortit quelques bouteilles déjà ouvertes.

– J'ai du vin français, et de l'italien, dit-il.

– Et pas de vin local ? Pourquoi ?

– Personne n’en demande. Il n’a pas la réputation d’être bon.

Il parlait un mauvais anglais, coupé de quelques phrases d’allemand. Peut-être voulait-il tout simplement dire qu’on ne produisait pas de bon vin juste là, dans cette vallée. La ville, mal desservie par le train et loin de l’autoroute, était difficilement accessible. Nous avons longtemps cherché sur Google et fini par trouver des images de vignobles remis en exploitation après la chute du communisme dans un château, à Mělník, à une trentaine de kilomètres de Prague. Près de Litoměřice, la grande ville la plus proche, un milliardaire de l’industrie minière avait aussi repris la tradition millénaire de la production de vin et fait construire des bâtiments tout neufs au milieu des champs. Nous avons surfé sur de jolies pages de publicité, avec des bouteilles en contre-jour sur fond de verts paysages ondoyants. Tout cela était donc bien réel, même si les pieds de vigne sur notre terrain ne nous avaient encore offert qu’un spectacle désolant.

– *Communist wine*, dit Libor en grimaçant et en se rinçant les mains dans l’évier.

– Je vais essayer le vin français.

Il ouvrit une bouteille de bordeaux en souriant.

– En Moravie, par contre, là, ils s’y connaissent en vin, ils sont bons cultivateurs, concéda-t-il, en remplissant mon verre. Mais pour le moment, on n’a pas non plus leurs bouteilles en stock.

Il versa de la bière dans une chope, laissa la mousse retomber avant d’en remplir une autre, plaça les verres sur un plateau et alla les servir.

Je me connectai à Internet et me plongeai dans les nouvelles publications de mes amis sur leur vie de tous les jours. Il avait neigé à Luleå ; à Stockholm, les cerisiers seraient bientôt en fleur. J’avais déjà posté des images de la propriété et de la ville. Je nous avais imaginés nous promenant

jusqu'ici, les soirs d'été, pour boire un verre de vin en terrasse, apprendre le nom des gens. On n'en était pas encore là. Les hommes, dans l'auberge, essuyaient la mousse sur leurs lèvres. La pluie continuait à battre les carreaux. La lumière des phares des rares voitures se brisait en mille morceaux dans l'eau puis s'évanouissait. J'aurais aimé goûter des vins locaux, commenter leurs qualités. Cela aurait davantage ressemblé à une *mission*.

Je commandai un autre verre de vin français.

Lorsque Libor revint au comptoir après avoir servi une tournée, je lui racontai que nous avions découvert la cave à vin du domaine.

– La cave peut être très vieille, fit-il en étudiant la photo que je lui montrais. S'il s'agit des tunnels, elle peut même avoir plusieurs siècles de plus que la maison.

– Quels tunnels ?

– Ceux qui se trouvent sous la ville.

Libor fit défiler les photos et s'arrêta sur l'une où on voyait les bouteilles.

On avait découvert sous la ville un méandre de passages souterrains, parfois jusqu'à trois niveaux. Creusés au Moyen Âge, ces tunnels avaient servi à transporter les vivres en temps de guerre, à stocker la poudre à l'époque des rois de Bohême, ou encore fait office de cachettes. Au début du XX^e siècle, ils avaient été murés : tout devait être moderne, à ciel ouvert.

Il agrandit la photo de la bouteille millésimée 1937.

– Et ce vin-là, il était dans la cave ? C'est incroyable. Je me demande quel goût il a.

– Épouvantable.

Il éclata de rire.

– Vendez-le aux touristes allemands. Un vin de 1937 ! Tenez, voilà une façon de vendre le vin de Bohême ! Ils sont prêts à payer n'importe quoi pour des vieilleries.

Je lui montrai le texte sur l'étiquette et j'appris que « müller-thurgau » était le nom d'une variété de raisins, ou plus exactement le résultat d'un croisement de cépages, au départ allemands, proches du riesling.

– Un des deux raisins autorisés par les communistes, d'où sa mauvaise réputation. Il valait mieux cultiver les mines de charbon, si on peut dire.

– Et l'autre ?

– Oui, c'était quoi déjà... du muscat ?

Quant au reste, le nom du domaine viticole, ou le vin, il ne pouvait pas en dire grand-chose : il était même incapable de se rappeler si on avait jamais produit du vin dans la ville, et encore moins si quelqu'un avait habité dans le domaine. Enfant, il avait fureté dans le coin et construit des barricades dans les propriétés abandonnées, comme tous les enfants nés trop tard pour être partisans. Il jouait à suivre à la trace des loups-garous, imaginait que des Allemands se dissimulaient encore quelque part.

– Tu te souviens ? cria-t-il vers les joueurs de cartes en ajoutant quelques mots en tchèque.

Un des hommes leva le poing en l'air : *boumboum*. Un rire tonitruant envahit toute la pièce.

– Mon grand-père est arrivé ici dans les années 1940 et a repris l'établissement, dit Libor, mais le vin du coin, ce n'était pas son truc.

Dans tout ce vacarme, je n'avais pas remarqué son entrée. Depuis quand était-elle là, l'Anglaise, à quelques mètres seulement, derrière moi ? Je ne l'aperçus que lorsque, par pure politesse, je me tournai vers les hommes et me mêlai à leurs rires.

Son parapluie était visiblement d'une meilleure qualité que le mien. Quand elle l'avait replié, l'eau avait dégouliné et formé une petite flaque, vite absorbée par le plancher sombre, presque noir. Elle-même était tout à fait sèche.

– Je vous dois des excuses, je n’ai pas été très aimable l’autre jour, dit-elle.

– Pas de problème, répondis-je, cela ne m’a même pas traversé l’esprit.

– C’est peut-être à cause de la chaleur, je la supporte mal. Cela vous ennue si je m’assieds ici ? dit-elle en balayant discrètement la pièce du regard. Apparemment, nous sommes les seules femmes.

– Non, oui, bien sûr, dis-je en écartant un siège du comptoir. J’attendais qu’il cesse de pleuvoir, mais cela n’en finit pas.

Discrétion. Ce mot la résumait parfaitement. Sa façon d’apparaître, de se mouvoir. De tirer silencieusement à elle la chaise, de déposer sur le sol une serviette en cuir et, d’un geste furtif, de commander le même verre de vin que le mien.

Son sourire quand elle sirota le vin.

– Hum, pas terrible, hein ?

Aussitôt s’établit entre nous une forme de connivence. Naturellement, j’en repris encore un.

Elle s’appelait Anna Jones.

– Sonja, répéta-t-elle quand je me présentai. Et votre nom, comment le prononce-t-on ? Avec ce rond, ces points... AAstrom ?

– Åström, c’est typiquement suédois. Impronomçable pour le reste du monde.

Elle le répéta à trois reprises jusqu’à y arriver parfaitement. Cela me fit plaisir qu’elle y accorde de l’importance. Après quelques mots échangés sur la pluie et la chaleur, elle m’expliqua que la chambre, à l’auberge, était mieux que ce à quoi elle s’était attendue. En réalité, elle avait réservé au Grand Hôtel, sur la place ; il n’était écrit nulle part qu’il était en rénovation.

– Je n’ai pas vu qu’il y avait des travaux en cours.

Son accent me faisait penser à *Downtown Abbey*, la série dans un manoir anglais.

– Et pourquoi êtes-vous ici ? demandai-je. Pour le travail ?

De près, je distinguais des cheveux blancs, des pattes-d'oie autour de ses yeux. Elle était légèrement plus âgée que moi.

– Je vais ici et là, je vois du pays, dit-elle. Je découvre des endroits où je n'étais encore jamais allée, faute de temps.

Anna Jones tapota son verre du bout des doigts, avala un peu de vin. Il aurait été indiscret d'insister. Elle buvait à minuscules gorgées, presque imperceptibles.

– Mon mari, finit-elle par ajouter, pardon, mon ex-mari, nourrit de grandes ambitions artistiques ; il pense qu'il ne lui manque qu'un bon équipement pour devenir un jour un grand photographe. Il aime les grands téléobjectifs. Elle mima d'un geste discret et nous nous mîmes à rire. Mais comme il travaille au département des ressources humaines d'une des plus grandes banques de Londres, forcément, son projet avance lentement. Il n'empêche que, le vin aidant, il a eu l'idée d'un livre en collaboration avec un ami qui, un peu comme lui, rêvait de laisser tomber tout le cirque de la City pour devenir écrivain. Leur livre se serait appelé *Le Trou du cul de l'Europe*.

Je partis d'un rire un peu trop bruyant, je commençais à me sentir ivre. Anna Jones, elle, n'avait pas encore vidé son premier verre.

– L'idée était de dénicher les endroits les plus déprimants d'Europe, poursuivit-elle. Les villes les plus tristes, les paysages les plus moches, les plus insipides, pour rédiger un guide touristique unique en son genre. Il se vendrait comme des petits pains parce que les gens en ont marre des bâtiments grandioses et des magnifiques panoramas, déjà photographiés des milliers de fois. Qui a encore envie d'un énième cliché des ponts de Venise et de la Sagrada Familia ?

Elle se tut et regarda la fenêtre. La pluie s'était un peu calmée ; on pouvait à présent distinguer les maisons de l'autre côté de la rue. Les hommes avaient fini leur partie de cartes, laissé leur chope vide sur la table. Un seul était resté, penché sur un journal.

– Qu'en pensez-vous ? D'après vous, cet endroit aurait des chances de se qualifier ?

– Non, répondis-je.

Les commissures de ses lèvres frémissèrent, mais ce qu'elle esquissa resta malgré tout un sourire.

– Je trouve ça plutôt beau, dis-je en cherchant à mettre les mots les plus justes sur ce que je ressentais.

Je ne parlais pas que des prairies fleuries, de la montagne et de la rivière. Je pensais aussi aux maisons abandonnées et à la beauté de la décadence qui stimulait l'imagination. Peut-être était-ce lié à l'endroit où j'avais grandi. J'aurais pu en raconter, à son ex-mari, sur l'hystérie de la démolition dans la Suède des années 1960, au profit de places carrées et de supermarchés Domus tout aussi carrés.

Anna riait en silence.

– Rien ne peut être pire que l'endroit d'où je viens, dit-elle.

En réalité, elle n'était pas originaire de Londres : elle avait grandi en Allemagne de l'Est, pas loin de la frontière polonaise. La région du lignite, précisa-t-elle. À l'époque, on la surnommait « la vallée des ignorants », mais enfant, elle n'en savait rien. Ceux qui vivaient là ignoraient tout du reste du monde, car ils étaient trop à l'est pour capter la télévision ouest-allemande. Elle n'en avait même pas conscience jusqu'à ce qu'elle débarque à Berlin. Le soir de la chute du Mur, elle étudiait son cours de droit dans sa résidence d'étudiants. Elle sortit s'acheter un sandwich. Le serveur, resté seul, lui demanda ce qu'elle fichait là : « Tous les autres ont filé à l'Ouest », lui apprit-il.

– On n’entend pas du tout que vous êtes allemande, dis-je. Je croyais que vous étiez anglaise.

– Moi aussi, j’en étais presque arrivée à le croire.

Je ressentis une espèce de parenté. Toutes deux, nous avions laissé quelque chose derrière nous ; toutes deux, nous étions à la croisée des chemins. Mes pensées n’étaient plus très cohérentes.

– Je crois que je devrais manger quelque chose, dis-je.

– Pardon, je ne voulais pas vous retarder.

– Non, non, c’est très bien comme ça.

J’envoyai un texto à Daniel pour le prévenir que je serais en retard, à cause de la pluie, et je commandai une salade César. Anna Jones demanda un thé.

– Vous voyez, je suis devenue anglaise ! C’est intéressant, cette histoire de vignoble, ajouta-t-elle. Oui, pardon, je vous ai entendus parler de variétés de raisins quand je suis entrée... Mais pourquoi, ici, précisément ?

Je lui parlai de l’annonce, de notre envie de faire du restant de nos jours quelque chose qui sorte de l’ordinaire, tout laisser en plan et partir s’installer ailleurs. L’aspiration à un mode de vie plus authentique, plus proche de la terre, sans doute en lien avec l’évolution terrifiante et inéluctable du monde. Elle m’écoula avec attention, sans me bombarder de questions. Bien sûr, je parlai aussi un peu de mon mari. Il avait besoin d’un changement, de quelque chose à quoi s’accrocher.

– Et vous aussi, vous en aviez besoin ?

En avais-je besoin ?

– J’ai l’impression d’être au début d’un rêve, dis-je, rien n’a l’air vraiment réel.

Quand je lui posai des questions sur son passé, Anna Jones me répondit poliment et de manière distante, comme si elle parlait d’une autre. Elle avait rencontré un Anglais à Berlin, après la chute du Mur et l’unification de l’Allemagne,